

*France février 1957*  
*Touze pleiteuses*

# PARTIE THÉÂTRALE



## **KORANDON**

### **Prince de la Lande**

Conte lyrique en 2 tableaux  
tiré d'une légende populaire du pays breton

par G. PATRICE



# KORANDON, Prince de la Lande

Conte lyrique en 2 tableaux  
tiré d'une légende populaire du pays breton

par G. PATRICE

Le livret : en vente à l'Ogéo : 10 francs

## ANALYSE

Les « Teuz », petits personnages légendaires de la tradition celtique, ayant été chassés du pays de Vannes par les Korrigans, se sont réfugiés en pays de Léon. C'est là que nous allons les voir à l'œuvre. En effet, contrairement aux Korrigans que la légende accuse de pactiser avec les démons, les « Teuz », sous le sceptre de Korandon, leur chef, sont considérés comme les amis des chrétiens et d'actifs redresseurs de torts.

Rozenn, une malheureuse infirme est en butte à la malice populaire que dirige une jolie fille au cœur sec : Gênofa.

Ce soir-là, les lavandières, en ramassant leur ouvrage, viennent à parler de ces « Teuz » mystérieux qui, paraît-il, jaillissent de terre à la nuit tombée. Gênofa, qui ne croit ni au Bien, ni au Mal, demeure sceptique. Mais une conversation entre Rozenn et une autre lavandière l'ayant fortement intriguée, elle décide de se dissimuler dans une cabane voisine pour y satisfaire sa curiosité.

Et voici que, sous la lune, la lande se peuple tout à coup de petits êtres turbulents et crieurs. Du haut d'un dolmen, Korandon, prince des Teuz, dirige la sarabande.

Surprise par la troupe, Rozenn-la-Bossue est jugée en un clin d'œil. C'est une bonne fille. Korandon ne lui veut que du bien. Usant de son pouvoir légendaire, il lui donne à choisir entre le don de la fortune et celui de la beauté. Gênofa, de son observatoire, pense que ces gaillards-là ne sont pas si terribles qu'ils en ont l'air. Elle veut sa part de la fête. Et comme Rozenn a choisi la beauté, elle demande qu'on lui donne ce que Rozenn a laissé, c'est-à-dire la fortune.

Mais Korandon est un malin. Tout en ayant l'air de l'exaucer, il impose à l'orgueilleux de la jolie fille, le plus terrible des châtimens. Il donne à Gênofa ce qu'elle veut, mais elle se voit infliger toutes les humiliations.

Le deuxième tableau nous ramène au même endroit. Dès le jour, les lavandières ont surpris Gênofa, endormie dans la cabane. Car tout ceci n'est qu'un cauchemar. Les Teuz, personnages de rêve, ne font pas de miracles. Mais la Légende a travaillé sûrement le cœur de Gênofa. Et l'infirme Rozenn n'aura plus désormais de meilleure amie que la repentie.

## PERSONNAGES

ROZENN, la bossue, Paysanne infirme et misérable. Elle est vieillie avant l'âge, mais, lors de sa transformation, elle apparaîtra dans tout l'éclat de ses 20 ans.  
GÊNOFA, Jeune fille coquettement parée, non sans prétention, 18 ans.  
KORANDON, Petit vieillard à la voix sonore. Il est vêtu à la manière de ses sujets, les Lutins.

LOÏZIK, Vieille femme du pays, bourru mais bienfaisante. *(à déborder)*  
BELLAH  
FRANCHEA  
BARBAIK  
DINAH  
TÉFRANY

Lavandières. Costumes bretons.  
Autres lavandières et lutins à volonté.

## INDICATIONS PRATIQUES POUR L'EXECUTION DE LA PARTITION

La partition des voix a été volontairement expurgée de toute difficulté. Deux solistes seulement seront nécessaires (rôles de Rozenn, soprano, et de Gênofa, alto), ainsi que deux chœurs distincts :

— les Lavandières, voix de femmes et de jeunes filles,

— les Lutins, voix d'enfants,

les unes et les autres en nombre illimité.

Il sera d'ailleurs possible, sans aucun inconvénient pour l'action, de soutenir les chants des enfants en utilisant, en coulisse, les voix des lavandières.

Pour le divertissement de la scène IV, il n'a pas été composé de ballet spécial, le rythme du chant se prêtant facilement à toutes les initiatives. Nous conseillons toutefois de limiter le mouvement des petits danseurs à un simple balancement lorsque Rozenn chante seule, et d'animer particulièrement le final.

De même, il est recommandé d'ornez le chœur des Lutins (final du premier tableau), de gestes d'ensemble synchronisés.

## PREMIÈRE TABLEAU

Le décor représente un coin de la lande bretonne, à proximité d'un étang, simplement indiqué par les hautes herbes et les genêts qui garnissent le tout premier plan. Paysage sauvage et désert. Au fond, un dolmen facilement accessible et susceptible de servir d'assise au personnage de Korandon.

Quand le rideau se lève, le soleil est à son déclin et le crépuscule s'accroît. Des lavandières massées sur le devant de la scène et agenouillées dans l'herbe, face au public, tapent du battoir. D'autres évoluent en arrière, tordant ou étendant leur linge.

### Scène I

GENOFA ET LES LAVANDIERES

#### Chœur des Lavandières

TOUTES

Joyeuses filles du lavoir,  
Travaillez à grands coups de battoir.  
Et que du matin jusqu'au soir  
S'exhale votre allégresse !  
Au labeur le temps vous presse ;  
C'est la tâche de chaque jour.  
Travaillez avec amour,  
Le cœur léger, l'âme fière.  
Et que Dieu daigne en retour  
Bénir le sort des lavandières.

LES UNES (voix graves)

Riez ! Chantez ! Que votre gaieté sans nuage  
Comme l'alouette aux doux yeux  
S'envole vers les cieux.

LES AUTRES (voix aiguës)

Brossez ! Rincez ! Quand on met du cœur  
[à l'ouvrage]  
On a bien le droit entre deux  
De bavarder un peu.

TOUTES

Et patati ! Et patata !  
Ah ! non vraiment, quelle nouvelle !  
Oyez ceel ! Ecoutez ça !  
En vérité la vie est belle.

Le charcutier du coin qu'est veuf  
À mia hier un veston neuf.

LES UNES (voix graves)

On dirait quand il se promène  
Un coq tout prêt à pondre un œuf !

TOUTES

De pondre un œuf !  
L'étonnant phénomène !  
Mais de sourire en méditant  
Gardez-vous en ! Gardez-vous en !

Joyeuses filles du lavoir  
Etc...

BELLAH. — Silence, mes sœurs. Finissons-en ! La nuit tombe et nous sommes bien attardées.

FRANCHEA. — Bellah dit vrai. Bavardons moins et travaillons mieux.

BARBAIK. — Moi, je plie bagage. Ce n'est pas une heure à demeurer dans la lande. Et je ne serais pas étonnée d'entendre bientôt hurler la corne d'un korigan.

LOÏZIK. — Tu parles comme un perroquet qui aurait mangé un phonographe. Tu sais bien qu'il n'y a pas de korigans chez nous. Nos génies à nous sont des génies bienfaisants.

DINAH. — Les « Teuz » !

LOÏZIK. — Oui. C'est ainsi qu'on les nomme. Il y a beau temps que les korig-

gans les ont chassés du pays de Vannes parce qu'ils sont amis des chrétiens. C'est pour cela, d'ailleurs, que nous en avons hérité.

FRANCEZA. — Bienfaisants ou non, je n'aime pas beaucoup ce genre de créatures qui ne se lèvent qu'au coucher du soleil et qui, la nuit venue, conspirent sous la pierre des dolmens.

BARBAIK. — On dit qu'ils ont changé en cailloux les écus d'or du vieux Postik.

LOIZIK. — Oui. Mais le vieux Postik est un avare qui nourrit ses chiens à coups de penbaz et refuse l'aumône aux malheureux. C'est bien fait pour lui.

DINAH. — Ils ont aussi coupé la langue de cette bavarde de Margarid.

LOIZIK. — On dit ça, mais c'est faux. C'est elle qui se l'est tranchée d'un coup de dents en blasphémant le saint nom du Bon Dieu.

TÉPHANY. — Je voudrais bien te voir, Loizik, au milieu d'eux.

LOIZIK. — Grand merci. Je n'y tiens pas. Ces diabolins de petits bonshommes me font froid dans le dos.

BELLAH. — Autrement dit ils te font peur !

LOIZIK. — Ma Doué ! Ben sûr qu'ils me font peur car je suis pécheresse, hélas ! comme tout le monde et ces lutins, redresseurs de torts, pourraient me prendre sur bien des défauts.

GÉNOFA. — Eh bien, moi, je ne les crains pas.

TOUTES. — Hé ! hé ! C'est Génofa qui parle.

GÉNOFA. — Baillez mes belles. Tout ça, c'est des histoires qu'on raconte à la veillée pour faire peur aux petites filles. Teuz ! Korrigans, Korils et poul-pikans ! Légendes ! Légendes !

LOIZIK. — Tais-toi, Génofa. Car s'ils l'entendaient...

GÉNOFA. — Eh bien ?

LOIZIK, tendant l'oreille. — Ecoute ! A ce moment un chant nostalgique retentit au lointain. Les lavandières, impressionnées, s'immobilisent.

### Complainte de Rozenn

ROZENN (en coulisse)

I

Dans la lande bretonne  
Vivait au temps jadis  
Une pauvre personne  
Dans un humble taudis.  
Devant sa triste face,  
La foule aux cent grimaces

N'avait pour elle que mépris.  
Mais elle, toujours tendre,  
Eprise de beauté  
Ne voulait rien entendre  
Que les oiseaux chanter.  
(Elle apparaît par la droite).

### Scène II

LES MEMES — ROZENN

TÉPHANY. — Mais c'est Rozenn !

ROZENN (poursuivant sa complainte)

II

Au long de son calvaire,  
Que n'a-t-elle entendu  
D'injures, de misères,  
De râles éperdus,  
Tant d'hommes sans courage  
Aurient crié de rage  
Et riposté aux poings tendus,  
Mais elle toujours bonne,  
Sans honte et sans effroi,  
N'en voulait à personne.  
Elle portait sa croix.

III

Ainsi la pauvre chose  
Que je suis à vos yeux.  
Si Dieu ne s'y oppose,  
Ira frapper aux cieus.  
Le front dans la poussière,  
Devant Monsieur Saint Pierre,  
Pensant à vous, je ferai mieux.  
Aux voûtes éternelles,  
C'est mon dernier désir,  
Je prierais Dieu pour celles  
Qui m'ont tant fait souffrir.

GÉNOFA. — Tortik-Rozenn ! Rozenn-la-Bossue ! Approche ici, Béquillardie. Elle est triste ta chanson.

ROZENN. — L'âme des gens qui se moquent des infirmes est bien plus triste encore, Génofa.

GÉNOFA. — Que portes-tu donc dans ta bosse, Tortik-Rozenn ?

ROZENN. — Le poids de tes péchés, Génofa !

GÉNOFA. — Tu as raison, Ça me débarrasse !

LOIZIK. — Tu exagères, Génofa ! Si j'étais bancale et bossue et que tu me tiennes de telles fariboles, j'aurais tôt fait de te couper les oreilles et de les mettre sécher au soleil pour faire peur aux moineaux.

GÉNOFA. — Hé quoi ! Penses-tu que je vais me laisser rendre des sentences par cette entortillée à face borgne. Si le diable te voyait, Rozenn, il serait épouvanté.

ROZENN. — S'il te voyait, Génofa, il envierait ta méchanceté. (Elle s'appuie au dolmen et pleure).

GÉNOFA, narquoise. — Tiens ! Comment fais-tu pour pleurer d'un œil ? (Rires).

LOIZIK, s'interposant. — Par le bâton de Saint Martin, Génofa, tu en dis trop. Quant à vous, péronnelles sans cœur, allez-vous-en, si vous ne voulez pas que je vous caresse les omoplates à coups de battoir.

(A ce moment, le son lugubre d'une corne se prolonge au loin).

LOIZIK. — Ecoutez ! C'est la corne des Teuz ! Voilà qui fera plus d'effet que les menaces de la vieille Loizik, n'est-ce pas ?

TOUTES. — Sauve qui peut ! (Toutes sortent à gauche, sauf Loizik que Rozenn retient par les mains. Quant à Génofa, elle se cache à droite).

GÉNOFA. — Des Teuz ! Je voudrais bien voir ça.

### Scène III

ROZENN, LOIZIK, GÉNOFA à demi-cachée

ROZENN. — Ma bonne Loizik, Tu es tendre et tu as pitié. Merci.

LOIZIK. — Peuh ! y a pas de quoi ! Ces jeunesses-là, ça ne connaît rien à la misère.

ROZENN. — Vrai. Je ne te fais pas honte ?

LOIZIK. — La pauvreté n'est pas une honte, ma fille.

ROZENN. — Je le sais bien, mais la laideur ?

LOIZIK. — Bah ! Tu n'es tout de même pas si laide qu'on en prenne peur.

ROZENN. — Non ! Je suis hideuse ! Je traîne au physique toutes les déchéances.

LOIZIK. — Mais tu as une âme toute en or.

ROZENN. — A quoi cela me sert-il ? J'aime et l'on me repousse. Je mendie un peu d'amitié et l'on me tend un qui-gnon de pain dur.

LOIZIK. — Moins dur que le cœur de Génofa. Cette égrévolée n'a rien pour elle.

ROZENN. — Si... un beau visage.

GÉNOFA, cachée. — Merci ! (Elle disparaît).

(Un second appel de trompe retentit et se prolonge).

LOIZIK, frissonnant. — Allons, Rozenn,

viens. Mes genoux commencent à jouer des castagnettes.

ROZENN. — Où veux-tu m'emmener ?

LOIZIK. — Dans ma maison. Il y a un lit pour toi.

(Rozenn ne répond pas. Mais elle hoche la tête négativement).

LOIZIK. — Tu ne veux pas ?

ROZENN. — Non ! On m'accuse d'ensorceler les poules et de tarir les vaches.

LOIZIK. — Je n'en crois rien.

ROZENN. — Tes chiens me chasseraient et je ferais peur à tes oiseaux. (Elle s'éroule au pied du dolmen comme un troisième appel se fait entendre auquel répondent d'autres sons).

LOIZIK. — Tu ne vas pas rester là, Rozenn ?

ROZENN. — Pourquoi pas ?

LOIZIK. — Ecoute ! (Un long appel retentit sur la lande).

LES LUTINS, dans le lointain. — Hôooo ! hôooo...

ROZENN. — Ce sont les sirènes des navires en mer. Il y a de la brume au large.

LOIZIK. — Ça chante.

ROZENN. — Le chant des vagues.

LOIZIK. — Adieu, Rozenn. Mon mari m'attend et s'inquiète peut-être.

ROZENN. — Va, Loizik, va ! Je prie pour toi.

(Loizik, terrifiée, sort. La nuit est complètement tombée. Rozenn s'agenouille et prie à haute voix, tandis que les appels se multiplient au loin).

### Scène IV

ROZENN, seule. *Korrigans*  
puis LES LUTINS

ROZENN. — Mon Dieu, vous qui êtes infiniment bon, soyez sensible à la bonté de Loizik.

Mon Dieu, vous qui êtes miséricordieux, pardonnez à Génofa.

Mon Dieu, vous qui êtes tout-puissant, protégez-moi.

(Elle s'étend sous la pierre du dolmen et s'endort).

(Les voix alors semblent se rapprocher. Une lueur rougeâtre éclaire la lande et de toutes parts, un à un, surgissent à pas de loup les lutins habillés de rouge et à grande barbe blanche. A tour de rôle, ils passent devant Rozenn, posent un doigt sur leur bouche en signe de silence et se disposent en cercle autour du dolmen. Korrigans, leur chef, prend place sur la pierre. Et quand tout le monde est prêt, il donne le signal

de la ronde en frappant trois fois dans ses paumes. Les lutins se prennent alors par la main et tournent en chantant autour de Rozenn, éveillée en sursaut.) (1).

### X Chœur des Lutins

Accourez tous à la ronde  
Voici la ronde  
Des joyeux lutins  
Mutins.  
Egarez-vous par le monde  
Avant que grande  
L'éveil du prochain  
Matin.

Du plus profond de la terre,  
Nous accourons, nous voici,  
Avec des airs de mystère  
Sans rancune, ni souci.  
Nous venons parmi les hommes  
Révéler ce que nous sommes  
Sans façons, bons garçons.  
Vive la joie et dansons !

Accourez...

Hola donc, qu'on se le dise !  
Bienheureux les mal vêtus !  
Nous punissons la sottise,  
Nous couronnons la vertu.  
Notre justice est seraine,  
Malicieuse et souveraine  
A l'exemple, dit-on,  
Du vieux juge Salomon.

Accourez...

Arrivez, joyeuse bande,  
Le spectacle en vaut le prix.  
Que retentisse la lande  
De nos jeux et de nos cris.  
Le village, qui sommeille  
N'a plus d'œil, n'a plus d'oreille.  
C'est alors, quand tout dort  
Que nous prenons notre essor.

Accourez...

Oui en ce monde  
La nuit nous appartient  
Jusqu'à demain.

La ronde terminée, Korandon s'écrie)

KORANDON. — Silence ! (Puis il s'adresse à l'infirme) Femme ! Je te connais. Tu es Rozenn, la Bossue, celle dont on dit qu'elle est sorcière et pactise avec les démons. Que viens-tu faire ici ? Ne sais-tu pas qu'à la nuit tombée la lande est notre royaume ? Que peux-tu répondre à cela ? Parle !

(1) La ronde s'exécute sur le refrain seulement, de gauche à droite pendant la première moitié et inversement pendant la seconde moitié.

ROZENN. — Mon bon Seigneur, je ne suis pas la sorcière que l'on dit. Les démons ne peuvent rien contre la grâce du baptême. Je ne pactise avec personne, mais je prie souvent la Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, et le petit enfant Jésus. Quant à votre royaume, ô Korandon ! prince des Teuz ! je croyais qu'il était aussi celui des pauvres gens.

KORANDON. — Voilà, ma foi, qui est bien répondu. Oui ma fille ! Mon royaume est celui des pauvres gens. Mais ta place n'est pas ici. Tu as mieux à faire dans le monde. Va et prêche la bonne parole.

ROZENN. — Qui m'écouterà, laide et misérable comme je suis ?

KORANDON. — N'en demande pas trop. Je ne fais qu'un seul don à la fois. Je puis offrir la richesse ou la beauté. Que choisis-tu ?

ROZENN. — Que m'importe que vous me fassiez riche, si je demeure un objet de dégoût, même pour les pauvres que je puis secourir !

KORANDON. — Alors, veux-tu la beauté ?

ROZENN. — La beauté, c'est un luxe. Faites-moi seulement comme sont les autres femmes, mes sœurs, afin que je ne sois plus une honte pour elles quand je leur dis que je les aime.

KORANDON. — Jette tes béquilles et marche. Ouvre ton œil et regarde. Laisse là ton manteau et redresse-toi. (Rozenn s'exécute et se transforme).

Hola ! Génies de la lande ! Génies bienfaisants et charitables ! Dansez ! Chantez ! Tot ou tard la vertu trouve sa récompense !

### Divertissement

ROZENN

I

Quand la nuit tombe sur la lande  
Dès les derniers feux du soleil,  
Voici venir la sarabande  
Des farfadets au teint vermeil.  
Lutins joyeux et noctambules,  
Gais troubadours des nuits d'été,  
Chantez ! Chantez votre gaieté  
Au clair de lune.

REFRAIN

1<sup>re</sup> fois, ROZENN ; 2<sup>e</sup> fois, CHŒUR

Dans la nuit claire  
Brillez lumières  
Sur les bruyères  
Et les genêts.

Car voici que s'envole,  
Folle, frivole,  
La farandole  
Des farfadets.

(Bis)

Là ! Là ! Là ! Là ! Là ! Là ! etc...

Hou ! Hou ! Hou ! Hou !  
La mer au loin rugit !  
Hou ! Hou ! Hou ! Hou !  
Le vent qui rède gémit !  
Mais sous l'arche sonore  
Du vieux dolmen qui vit encore,  
Nos cris joyeux  
Retentissent pour mieux  
Saluer la douce aurore.  
Hou ! Hou ! Hou ! Hou !  
Tremblez peureux mortels !  
Hou ! Hou ! Hou ! Hou !  
Notre séjour éternel  
Est né de la légende  
Qui fit de nous des gens moqueurs  
Et nous créa généreux et vainqueurs  
De la lande !

Là ! Là ! Là ! Là ! Là ! Là ! etc...

ROZENN

II

Ah ! le plus beau des plus beaux rêves  
Qui s'offre à mon cœur attristé,  
La fille des champs et des grèves  
A retrouvé quelque beauté.  
Jolis lutins de nos natures  
J'ai partagé votre secret,  
Je suis heureuse et sans regret  
De l'aventure.

REFRAIN

(comme ci-contre)

FINAL

Compagnons ! la nature est à nous !  
Usez donc de vos jeux les plus fous !  
Tournoyez ! Tourbillonnez encore !  
Avant l'aurore !

(Un remous se produit parmi la foule des lutins et Génofa apparaît en courant).

Scène V

LES MEMES, GENOFA

GENOFA. — Arrêtez !

KORANDON. — Qui va là ?

GENOFA. — Moi, Génofa, du pays de Léon.

KORANDON. — D'où viens-tu ?

GENOFA. — J'étais à l'abri de la hutte d'affût et je vous attendais.

ROZENN. — Génofa ! Quelle imprudence !

GENOFA. — Et pourquoi ? (S'extasiant avec une admiration simulée) Oh ! par Sainte-Anne, ma belle, tu as chagné tes attitudes. Tu vois des deux yeux, tu as jeté ta bosse aux lavandes et tes béquilles aux orties et te voilà parée comme une jeune épouse. J'en rends grâce à la magie de ces sublimes farfadets. Seigneur Korandon, ô vous qui faites si bien les choses et qui changez l'araignée en oiseau-lyre, puis-je, moi aussi, attendre quelque chose de votre bonté ?

KORANDON. — Qu'as-tu donc mérité selon toi, bavarde. Crois-tu que je mette ainsi ma puissance au service de la première venue ?

GENOFA. — Je ne suis pas la première venue, Seigneur Korandon, puisque Rozenn est passée avant moi.

KORANDON. — Tu as de l'esprit. Tu n'es point trop mal bâtie. Que désires-tu de plus ?

GENOFA. — L'esprit, seigneur, ne rapporte pas un écu. La beauté coûte cher d'entretien. Et je suis une fille sans fortune.

KORANDON. — Génofa, prends garde. Tes paroles ont la légèreté de la brume. Elles ne tiendront pas devant le souffle de ma colère.

ROZENN. — Pardonnez-la, Seigneur Korandon. Elle vous connaît mal.

GENOFA. — Seriez-vous donc fils de Dieu ?

KORANDON, élevant le ton. — La peste soit de l'insolente qui blasphème ainsi le nom du divin Créateur. Je suis fils de la Légende et du Rêve. L'imagination des hommes m'a tiré du néant et les traditions ont fait de moi l'être que je suis. Nul ne peut se vanter de m'avoir, de ses yeux, vu. La fantaisie est mon domaine. Je règne en maître sur les songes des bons et des méchants. Je suis à la fois le Marchand de sable qui passe, le Grand Lustukru des genêts, le père Fouettard à la mode de chez nous. Je suis le Croquemitaine de la lande bretonne et je suis aussi le Remords. Allez, parlez ! Que voulez-vous de moi ?

GENOFA, craintive. — Je... Seigneur... Je voudrais bien m'en aller !

KORANDON. — Trop tard, jeune fille. Tes pareilles ne m'invoquent jamais sans raison. Tout à l'heure, j'ai offert à Rozenn de choisir entre la fortune et la beauté. Elle m'a demandé la beauté. C'est fait. Et toi, que choisis-tu ?

GÉNOFA. — ... Si j'osais, Seigneur, je vous demanderais...

K KORANDON. — Allons ! Parle et fais vite.

K GÉNOFA. — Je vous demandais, Seigneur...

K KORANDON. — Quoi ?

K GÉNOFA. — Ce que Rozenn a laissé.

K LE CHŒUR DES LUTINS, poussant un hurlement. — Hou !!!

K KORANDON, éclatant de rire. — Ha ! Ha ! Je l'attendais bien là, imprudente. Eh bien, soit ! Qu'il en soit fait selon ton désir, Je l'accorde ce que Rozenn a laissé, c'est-à-dire...

K GÉNOFA, joyeuse. — Merci Seigneur.

K KORANDON, achevant. — C'est-à-dire : sa hosse, ses béquilles et son manteau !

(Génofa pousse un grand cri et s'effondre. Tous les Lutins se rassemblent devant elle et la cachent complètement aux yeux du public. Et tandis que Korandon continue de parler, elle se transforme à l'aide des accessoires laissés sur place par Rozenn.)

K KORANDON. — Ah ! ma gaillarde ! Tu ne comptais pas là-dessus, Ronge-toi les poings. Hurlé ! Gémis ! Pleure ! C'est toi qui l'as voulu. Tu me connaissais mal, mais moi je te connais bien. Je sais ce que tu veux, Génofa, fille sans cœur, sans foi et sans charité. Tous les démons te hantent, misérable. Tu dressais à la face des mal bâtis, comme une orgueilleuse insolente, l'épanouissement d'un visage bien fait. Et tes yeux reflétaient l'âme d'un cœur vide. Et tes lèvres vermeilles lançaient le venin du crapaud, propageaient l'insolence et l'insulte. Sur le clavier de tes dents blanches se jouaient toutes les bêtises, toutes les profanations, tous les blasphèmes. Honte sur toi, mesquine créature ! Sois donc enfin à la mesure de ta misère et qu'on te voie, Génofa, telle que tu es.

K ROZENN, tombant à genoux. — Seigneur Korandon, ayez pitié, je vous en supplie. Ne l'accablez pas !

K KORANDON. — Rozenn, comme je l'ai dit tout à l'heure, je suis fils de la Légende et du Réve. Les hommes qui m'ont inventé ont fait de moi ni plus ni moins qu'un justicier. A Dieu seul appartient la miséricorde infinie. Prie, ma fille, prie comme tu sais le faire. Mon rôle à moi est terminé. (Se tournant vers les lutins avec un geste large). Holà ! Teuz, mes frères ! Lutins minuscules et superbes. Réjouissez-vous ! Vous avez fait ce soir du bon travail ! Vous avez tout à tour récompensé la vertu et châtié le péché. Ecoutez-vous !

(Le groupe des lutins se sépare. Ils se

rassemblent à droite et à gauche de la scène. Au milieu, Génofa apparaît à genoux, appuyée sur ses béquilles et bosse, sous le manteau en haillons. Devant elle, Rozenn semble terrifiée.)

Final du premier tableau (Chœur et Duo)

LES LUTINS

Voyez ! Voyez ! Quelle allure, Quelle démarche et quel portrait ! Voyez sous quelle figure La fière enfant nous apparaît ! Devant telle déconfiture Malin qui la reconnaîtrait. Voyez ! Voyez ! Quelle allure ! Quelle démarche et quel portrait ! (bis)

X Le dos cabossé, Le nez retroussé, Voyez-là. Mais qui donc est-elle ? Le menton pointu, Le front rabattu, C'est Génofa ! C'est Génofa la belle ! Le corps mal bâti, Rôti, décati, Et la peau tout comme une passoire, Le menton tremblant, Le nez rutilant, D'un matelot qui vient de boire. Voilà ce qu'elle a, Génofa, oui Génofa, oui Génofa ! Voyez...

ROZENN, à Génofa

Relève-toi, rien n'est fini Dieu, du pardon, fera le geste. Ton indulgence me punit Beaucoup plus que le reste.

ROZENN

Relève-toi !

GÉNOFA

Oh ! Laisse-moi ! Je t'en supplie !

ROZENN

Relève-toi ! Relève-toi Et prie. Le Dieu de charité, Le Dieu qui nous éclaire.

GÉNOFA

Prier ? Mais comment faire Dans une telle impiété ?

chant

parle Génofa

DUO (Ensemble)

ROZENN O Génofa, faisons ensemble Le geste de l'humilité. Ne rougis pas si ta voix tremble, Si ton esprit semble agité. C'est que la grâce qui ruisselle En toi pénètre et refléurit. Dans un rayon de foi nouvelle Dieu se révèle Et te sourit.

GÉNOFA O ma Rozen, faisons ensemble Le geste de l'humilité. Mon front rougit et ma voix tremble Tout mon esprit semble agité. C'est que la grâce qui ruisselle En moi pénètre et refléurit. Dans un rayon de foi nouvelle Dieu se révèle Et me sourit.

(bis)

II

ROZENN Ne crains plus rien, ô Génofa, Le ciel se rallie à ta cause.

GÉNOFA

Je le sens bien, mais tout cela Peut-il changer les choses ?

ROZENN

Que dis-tu là ?

GÉNOFA

C'est ma laideur Qui me tourmente. ROZENN Espère en Dieu ! Ouvre ton cœur Et chante. Lui seul a le pouvoir De guérir ta blessure.

GÉNOFA

Merci ! Tu me rassures, Enfin je renais à l'espoir.

(Son de trompé)

LES LUTINS, psalmodiant ..

Ecoutez ! Le signal nous invite A regagner bientôt nos terriers et nos glèbes. L'aurore va paraître à l'horizon désert C'est l'aube d'un matin clair.

CHŒUR

Le dos cabossé etc... Voyez ! Voyez quelle allure etc...

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor. Il fait grand jour. Au premier plan, à droite, un fagot sur lequel on peut s'asseoir. Les lavandières arrivent en scène de divers côtés.

Scène I

LES LAVANDIÈRES, puis LOZIK

(La cloche d'une église sonne dans le lointain. Les lavandières se signent et chantent).

C'est l'Angelus ! C'est l'Angelus qui sonne ! (Elles s'agenouillent). Prions amis. Prions avec ferveur. C'est l'Angelus ! Et le monde frissonne A cet appel du Créateur.

I

Dès les premiers feux de l'aurore, Qu'apporte un rayon de soleil, Le ciel s'allume et la terre se dore. Tout nous sourit. C'est le réveil. Le paysan se lève en sa chaumière Et le marin parait à l'horizon. Du vieux clocher éclatant de lumière La voix sonore invite à l'oraison.

II

L'humble alouette est apparue. C'est l'heure où l'homme d'alentour Prend son outil, volant, pelle ou charraie, Pour le labeur de chaque jour. Mais à la voix de la cloche qui vibre S'arrêtant court et courbant son front droit, D'un geste lent, merveilleux, d'homme libre,

chant

Il trace alors un grand signe de croix. C'est l'Angelus ! C'est l'Angelus qui sonne ! Prions amis. Prions avec ferveur. C'est l'Angelus ! Et le monde frissonne A cet appel du Créateur. (A la fin du chœur, Loïzik survient en courant).

LOÏZIK. — Ah ! mes amies ! Quelle histoire !

FRANCEZA. — Qu'y a-t-il ?...

LOÏZIK. — J'étouffe !

DINAH. — Ah ! Ce n'est que ça ?

LOÏZIK. — C'est l'histoire qui m'étouffe !

BELLAH. — Mais enfin, quelle histoire ! LOÏZIK. — Génofa n'est pas rentrée de la nuit !

FRANCEZA. — Qu'est-ce que tu dis ?

LOÏZIK. — Je dis que, depuis hier soir, on n'a pas revu Génofa.

BELLAH. — Voyons, Loïzik ! Es-tu sûre de cela ?

LOÏZIK. — Si j'en suis sûre ! Par Sainte Anne, mes belles, vous me demandez ça comme s'il s'agissait de savoir si la bourrique du père Yvonne a bien digéré son picotin d'avoine. Mais, misère de nous, c'est d'une chose autrement grave que je vous parle. (Pesant sur ses mots) Génofa a disparu, voilà !

FRANCEZA. — Ça doit faire du bruit.

LOÏZIK. — Je vous crê, ma doué ! Sa pauvre mère en est toute retournée. Elle a passé sa nuit sur pieds. Ça n'est pas une position commode pour bien dormir.

DINAH. — Génofa, pourtant, était avec nous quand nous sommes parties d'ici.

TÉPHANY. — Mais non ! Rappelez-vous ! Elle ne nous a pas suivies !

BELLAH. — C'est vrai !

FRANCEZA. — Ni toi non plus, Loïzik.

LOÏZIK. — Moi non ! J'avais deux mots à dire à Tortik-Rozenn.

BARBAIK. — Mais alors, Génofa !...

LOÏZIK. — Je ne l'ai point revue.

DINAH. — Elle serait donc par ici !

LOÏZIK. — Ou ailleurs ! En une nuit on fait du chemin...

TÉPHANY. — On ne voyage pas en tenue de lavandière, Loïzik !

FRANCEZA. — Pourvu qu'un malheur ne soit pas arrivé.

BARBAIK. — On devrait regarder dans le lavoir.

LOÏZIK, effarée. — Dans le lavoir ! A ma faute !

part ça, Madame la Marquise, tout va très bien !

BELLAH. — Ecoutez ! (On entend un bruit de sanglots en coulisse).

FRANCEZA. — On dirait que quelqu'un pleure...

BARBAIK. — ... dans la cabane d'affût !

(Franceza et Barbaik se précipitent vers la droite).

LOÏZIK. — C'est peut-être le vieux Co-rentin qui mange un oignon.

FRANCEZA et BARBAIK, en coulisse. — C'est elle !

(Elles réapparaissent en tenant Génofa par les mains. Génofa baisse la tête. Elle semble accablée par la honte. Elle a retourné son allure normale, mais ses vêtements et son visage sont souillés de boue. Elle a les cheveux en désordre et les mains sales.)

## Scène II

LES MEMES, plus GENOFA

TOUTES. — Génofa !

DINAH. — Où étais-tu ?

LOÏZIK. — Maudite péronnelle ! C'est une honte, entends-tu, une honte de faire ainsi pleurer ta sainte femme de mère.

GÉNOFA. — Loïzik ! Aie pitié de moi, je t'en supplie.

LOÏZIK. — Tu parles de pitié, toi, diable !

GÉNOFA. — Je vous en conjure, mes sœurs. Au nom du Dieu qui m'entends, ne m'accablez pas. Rendez-moi ma bosse et mes béquilles et laissez-moi à ma douleur. (Elle se cache le visage de son coude replié).

LOÏZIK. — Ah ça mais ! Est-ce que par hasard tu aurais passé la nuit à brouter l'herbe qui rend fou ?

DINAH. — De quelle bosse et de quelles béquilles parles-tu ?

FRANCEZA, lui tirant le bras. — C'est vrai que tu t'es fait une drôle de tête. Où donc as-tu ramassé toutes ces souillures ?

BARBAIK. — C'est de la boue.

GÉNOFA. — Ah ! Si vous voyiez au-dedans de moi-même ! La mer y passerait qu'elle n'effacerait rien. Je suis maudite, entendez-vous, maudite. Ne m'approchez pas, je répands l'horreur et provoque le dégoût. Les lépreux n'ont rien fait pour qu'on les fuie. Moi je suis lépreuse sur toutes les coutures. Et c'est

LOÏZIK, effarée. — Dans le lavoir ! A ma faute !

(Elle s'assied sur le fagot du premier plan à droite, la tête dans les mains. Loïzik, se radouissant, fait quelques pas vers elle).

Non ! Loïzik ! Pas toi ! Tu as été sévère pour moi, mais juste. Ta pitié me ferait mal. O Korandon ! Seigneur Korandon ! Vous aussi vous avez été dur. Vous m'avez blâmée, terrifiée, châtiée. Vous ne m'avez épargnée en rien, ni dans ma légèreté, ni dans mon orgueil. Votre puissance a fait de moi quelque chose d'éteint. Je ne suis plus qu'un arbre desséché, un feu mort, un tas de cendres. Est-il possible qu'il n'y ait personne au-dessus de vous qui fasse remonter en moi un brin de vie...

(Entre temps, Rozenn, bancal et bossue comme au début du premier tableau, s'est avancée derrière elle et lui caresse les cheveux).

## Scène III

LES MEMES, plus ROZENN

ROZENN. — Génofa. Il y a le Bon Dieu, notre Seigneur Jésus et sa sainte Mère. Veux-tu que je te les fasse connaître.

GÉNOFA, se jetant à ses genoux et lui prenant les mains. — Toi, Rozenn, oh oui ! Toi tu es bonne et charitable. Tu pardonnes les offenses et tu réponds à l'outrage par une bénédiction.

(Rozenn, confuse, essaie de se dégoiser. Génofa la retient).

Si ! Si ! Rozenn, je sais à présent qui tu es. Laisse-moi te parler.

(Elles sont assises côte à côte sur le fagot).

GÉNOFA

(Refrain)

O Rozenn ! Mon âme s'éclaire Du réjet de ta bonté. J'avais trop de choses pour plaire, Mais le cœur sec et sans beauté. Avec toi tout semble limpide. Que ta vertu soit à l'honneur ! Tu seras ma joie et mon guide Sur la route du bonheur.

I

De tes larmes, j'ai ri Et jeté l'insulte à ta pauvre face. Je n'avais rien compris A la dignité du pauvre qui passe. Au spectacle de ta douleur. Je me sentais l'esprit féroce Et ne voyais qu'en ta bosse La seule cause de tes pleurs. Ah ! Maintenant qu'en vertu d'un sange Tout se révèle et que je vois

Je ne sais quel vide me rongé. Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! Le baïlé d'amour où tu me plonges Me fait renaitre avec la foi. (Rozenn)

## II

Les démons orgueilleux Versaient à mon gré de sottes ivresses Mais voici qu'à mes yeux. Je me reconnais la pire détrece. Quand on a le cœur inhumain On est promis aux déchéances Et tout conspire en silence A déserrer notre chemin. Ah !

Toi Rozenn ! La vivante image. D'un pur esprit surnaturel, Tu réponds à tous les outrages Et je retrouve en ton sillage Par un sourire fraternel. Comme un parfum venu du ciel (Rozenn)

ROZENN. — Laisse-moi, Génofa. On ne parle pas ainsi à la créature que je suis, dont chaque infirmité est une offense à la beauté des œuvres de Dieu.

GÉNOFA. — Tu es belle, Rozenn, belle comme les fleurs qui parfument le pied qui les écrase, belle comme notre lande sauvage, désolée, tourmentée et pourtant si paisible et si sereine. Pardon, Rozenn, pardon ! Je t'emmènerai chez moi. Ma mère est une sainte femme, elle t'appellera ma sœur. (Se levant et se tournant vers les lavandières) Entendez-vous, mes amies, entendez-vous, Rozenn sera ma sœur. Elle aura une famille, un toit, du pain et des vêtements chauds.

ROZENN. — Mon Dieu ! Serait-ce possible ?

GÉNOFA. — Et nous te soignerons bien. Le docteur Cloarec disait un jour de toi qu'avec des soins attentifs et une bonne nourriture, il serait possible de te refaire une santé.

ROZENN. — On ne m'enlèvera pas ma bosse.

GÉNOFA. — Mais nous jouirons de ton bon cœur.

(Un hurlement lui répète. C'est Loïzik qui pleure dans son tablier).

GÉNOFA. — Ah non, Loïzik ! Ne pleure pas ! Ce n'est plus le moment !

LOÏZIK. — C'est plus fort que moi. Ces choses-là, ça me pique au nez. (Elle s'esuie les yeux) C'est égal. Je suis bien contente pour toi, Rozenn. Et pour toi aussi, Génofa. Mais voyons ! (Elle sèche hardiment ses larmes et reprend soudain son sérieux) Tout ça c'est très joli. Mais tu n'as pas tout dit, Génofa.

GÉNOFA. — Quoi encore ?

LOIZIK. — Tu nous as parlé tout à l'heure de Korandon. On dit qu'il est prince des Teuz. L'aurais-tu rencontré par hasard ?

GÉNOFA. — Peut-être.

LOIZIK. — Ma Doué ! Si les Teuz à présent se mêlent de faire des miracles, où allons-nous, bonne Sainte Vierge, où allons-nous ?

GÉNOFA. — Rassure-toi, Loïzik. Les Teuz ne font pas de miracle. J'ai vu Korandon, oui. Je l'ai vu en songe. Lorsque je vous ai quittés hier soir, vous parliez de moi toutes les deux Rozenn, au pied de ce dolmen. Alors, j'ai voulu savoir. Et puis, on avait évoqué aussi ces nuits mystérieuses où la lande se peuple de ces petits êtres étranges et légendaires pour le bonheur du juste et la confusion du pécheur. Et j'ai voulu voir. Je me suis cachée dans cette cabane où vous m'avez trouvée. Le sommeil m'y a surprise. Et le remords a fait le reste. Voilà !

LOIZIK. — Le remords, soit. Mais Korandon ?

GÉNOFA, *lentement*. — C'est la même chose, Loïzik.

LOIZIK, *terrifiée*. — Ah ! mon Dieu ! (Elle se fouille fébrilement) Téphany ! Téphany !

TÉPHANY. — Eh bien quoi ?

LOIZIK. — Tiens ! voilà mes quarante sous pour mon repassage de la semaine dernière.

TÉPHANY. — Mais tu m'as déjà payée hier.

LOIZIK. — Hier, oui ! Mais c'était avec une pièce en plomb !

(Rires. Les lavandières se rangent alors, face au public, tandis que Génofa récite):

GÉNOFA, au public

*parlé*

Ainsi finit la belle histoire  
Qu'ensemble nous voulions conter.  
En vérité, devons-nous croire  
Que notre indulgent auditoire  
En soit tellement enchanté ?

Cependant si la chose est telle  
Qu'elle réponde à nos désirs,  
Alors tant mieux pour ceux et celles  
Qui mirent leur cœur et leur zèle  
À cultiver votre plaisir.

Allons, fari'adets, mes complices,  
Héros nocturnes et discrets,  
Sortez un peu de vos coulisses  
Pour qu'aux lumières chacun puisse  
Sonder enfin votre secret !

Et puisqu'ici bas, c'est notoire,  
Tout se conclut par des couplets.  
Chantons, mes amis, en mémoire  
De la naïve et belle histoire !  
Que la Légende vous soumet.

(A l'appel de Génofa, les lutins se sont également rangés au premier plan. Et tout le monde reprend en guise de final, le refrain du chœur des Lavandières).

Tous

Joyeuses filles du lavoir,

*chant*  
etc.

RIDEAU

Copie et Reproduction interdites par la loi  
Seule la copie des rôles secondaires est tolérée.

Exécution et Représentation sans autorisation préalable et sans Droits d'auteur pour les membres de l'Association théâtrale des œuvres catholiques d'éducation populaire (A. T. O. C. E. P.), et pour les Abonnés de la *Vie au Patronage* qui n'ont pas signé de contrat direct avec les sociétés d'auteurs.

Exécution et Représentation rigoureusement interdites aux non-Abonnés, sauf autorisation de l'Association théâtrale des œuvres catholiques d'éducation populaire (A. T. O. C. E. P.), 31, rue de Fleurus, Paris-6<sup>e</sup>.

*Laisse-moi le parler. X*

*Génofa O Progen, j'avais le cœur sec, l'âme orgueilleuse, j'ai ri au spectacle de ta douleur. Et toi, tu as répondu à toutes mes insultes par de douces paroles et un sourire fraternel. Pardonne-moi, Progen, le reflet de ta bonté éclaire mon âme X*

**PARTITION**

de

**KORANDON, Prince de la Lande**

Musique de G. PATRICE



Cette partition peut-être détachée de la pièce

PREMIER TABLEAU  
CHŒUR DES LAVANDIÈRES

Gaiement  $\text{♩} = 110$

Joy - eu - ses fil - les du la - voir Tra - vai - lez à grands  
coups de bat - toir, Et que du ma - tin jus - qu'au soir, S'ex -  
ha - le votre al - lé - gres - se Au la - beur le  
temps vous pres - se C'est la tâ - che de cha - que jour -  
Tra - vai - lez a - vec a - mour Le cœur lé - ger, l'à - me  
fiè - re Et que Dieu daigne en re - tour -  
*Rall.*  
Be - nir le sort des la - van - diè - res.  
 $\text{♩} = 100$   
Ri - ez, chan - tez! que vo - tre gai - té sans nu -  
a - ge Com - me l'a - lou - ette aux doux yeux S'en -

vo - le vers les cieux Bros - sez! Rin - cez! Quand  
on met du cœur à l'ou - vra - ge On a bien le droit  
Et pa - ta - ti!  
en - tre deux de ba - var - der un peu Et pa - ta - ti -  
O - yez ce -  
ci! Ah! Non vrai - ment quel - le nou - vel - le  
E - cou - tez ça! En vé - ri - té la vie est  
bel - le! Le char - cu - tier du coin, qu'est veuf A mis hi -  
lent et bien mar - qué  
er un ves - ton neuf On di - rait quand il se pro -  
mene Un coq tout fier de pondre un œuf De pondre un  
œuf L'é - ton - nant phé - no - mè  
*Accel.*  
ne! Mais de sou - rire en mé - di - sant, Gar - dez vous,  
ent! Gar - dez vous ent!

# COMPLAINTE DE ROZENN

♩ Très Modéré

**ff** PIANO  
ROZENN 4 Couplets

**pp** Dans la lan-de bre-ton-ne, vi-vait au  
temps ja-dis U-ne pau-vre per-son-ne, Dans  
**f** un hum-ble tau-dis **p** De-avant sa tris-te  
fa-ce La foule aux cent gri-ma-ces  
*Rall.* N'a-vait pour el-le que mé-pris *Tempo* Mais el-le tou-jours  
*Rall.* ten-dre, E-pri-se de beau-té Ne vou-lait rien en-  
*Lent* **ff** ten-dre, **pp** que les oi-seaux chan-ter

## CHCEUR DES LUTINS

♩ Préluder au PIANO par  
les 8 premières mesures

Ac-cou-rez tous à la ron-de Voi-ci la

*sec*  
ron-de des joy-eux lu-tins mu-tins  
E-gay-ez vous par le mon-de A-avant que  
gron-de L'é-veil du pro-chain ma-tin Du plus  
*3 Couplets*  
pro-fond de la ter-re, Nous ac-cou-rions nous voi-  
ci, A-avec des airs de mys-tè-re, Sans ran-  
cu-ne, ni sou-ci, Nous ve-nons par-mi les  
hom-mes Ré-vé-ler ce que nous som-mes, sans fa-  
*Rall.* çons, bons gar-çons, Vi-ve la joie et dan-sons!  
**CODA**  
tin Ouil En ce mon-de, La  
*Rall.* nuit nous ap-par-tient jus-qu'à de-main!



Hou! Hou! Hou! Hou! Le vent qui rô-de gé-mit Mais sous  
 l'ar - che so - no - re du vieux dol - men qui  
 vit en co - re Nos cris joy - eux re - ten -  
 tis-sent pour mieux sa - lu - er la douce au - ro - re.  
 Hou! Hou! Hou! Hou! Trem - blez peu - reux mor - tels Hou! Hou!  
 Hou! Hou! No - tre sé - jour é - ter - nel Est né  
 de la lé - gen - de qui fit de nous des  
 gens mo - queurs Et nous cré - a gé - né -  
 reux et vainqueurs de la lan - de.  
 Reprendre de 3 à 4 puis de 1 à 2 et suivre à la Coda  
**CODA**  
 far - fa - dets Com - pa - gnons! La na - ture est à nous. U - sez  
 donc de vos jeux les plus fous Tour - noy -

*Rall.*  
 ez, tour - bil - lon - nez en - co - re A - vant l'au - ro - re!

**FINAL DU PREMIER TABLEAU  
 CHŒUR DES LUTINS**

*Vif*  $\text{♩} = 130$   
**PIANO** Voy -  
 ez! Voy - ez quelle al - lu - re Quel - le dé - mar - che quel por -  
 trait Voy - ez sous quel - le fi - gu - re La fière en -  
 fant nous ap - pa - rait! *Bien marqué* De - vant tel - le dé -  
 con - fi - tu - re, Ma - lin qui la re - con - nai - trait Voy -  
 ez! Voy - ez quelle al - lu - re quel - le dé - mar - che quel por - trait.  
**C. Très lent** *Tempo*  
 Quel - le dé - mar - che quel por - trait Le dos  
 ca - bos - sé, Le nez re - trous - sé, Voy - ez - là Mais qui donc est -  
 el - le Le men - ton poin - tu, Le front

ra - bat - tu C'est Ge - no - fa, C'est Ge - no - fa la  
 bel - le, Le corps mal bâ - ti, Rô - ti,  
 dé - ca - ti Et la peau tout comme u - ne pas -  
 soi - re Le men - ton trem - blant Le nez  
 ru - ti - lant D'un ma - te - lot qui vient de boi -  
 re Voi - la ce qu'elle a Ge - no - fa Oui, Ge - no -  
*Rall.* fa! Oui, Ge - no - fa! — **E** *Une fois reprendre de A à C et suivre au DUO*

**DUO**  $\text{♩} = 70$

*PIANO* **ROZENN**  
 Re -  
 lè - ve - toi rien n'est fi - ni. Dieu, du par - don fe - ra le  
**GENOFA**  
 ges - te Ton in - dul - gen - ce me pu - nit Beau - coup

**ROZENN**  
 plus que le res - te Re - lè - ve -  
**GENOFA** **ROZENN**  
 toi Oh! lais - se moi! Je t'en sup - pli - e Re - lè - ve -  
 toi! Re - lè - ve - toi! Et pri - e Le  
 Dieu de cha - ri - té! Le Dieu qui nous è -  
**GENOFA**  
 clai - re Pri - er? Mais com - ment fai - re Dans  
 u - ne telle im - pi - é - té *R. Oh!*  
*G. Oh!*  
 Ge - no - fa faisons en - sem - ble Le ges - te de l'hu - mi - li -  
 ma Rozenn faisons en - sem - ble Le ges - te de l'hu - mi - li -  
 té Ne rou - gis pas si ta voix trem - ble Si  
 té Mon front rou - git et ma voix trem - ble Tout  
 ton es - prit semble a - gi - té C'est que la grâ - ce qui ruis -  
 mon es - prit semble a - gi - té C'est que la grâ - ce qui ruis -  
 sel - le En toi pé - nê - tre et re - fleu - rit Dans un ray -  
 sel - le En moi pé - nê - tre et re - fleu - rit Dans un ray -

on de foi nou - vel - le Dieu se ré - vèle et te sou -  
 on de foi nou - vel le *p* Dieu se ré - vèle et me sou -  
 rit Dans un ray - on de foi nou - vel - le Dieu se ré -  
 rit *f* Dans un ray - on de foi nou - vel - le *p* Dieu se ré -  
 vèle et te sou - rit 1. 2. *Les Lutins*  
 vèle et me sou - rit *pp* Ecoutez!...

Le signal nous invite A regagner bientôt nos terriers et nos gites  
*f* L'au-ro-re va pa-raître à l'ho-ri - zon dé-sert C'est  
*ff* l'au - bé d'un ma-tin clair. Le dos  
**CODA** *Rall.* *Rideau*  
 trait Quel le dé - marche et quel por - trait!

DEUXIÈME TABLEAU  
 L'ANGÉLUS

1re fois en entier comme Ouverture. Lever de Rideau en A  
 2me et 3me fois CHŒUR

**Solemnel**  
 Des les pre-miers feux de l'au - ro - re Qu'ap -  
 porte un ray - on de so - leil Le ciel s'al -

lunte et la ter-re se do - re Tout nous sou-rit C'est - le ré -  
 veil Le - pa - y - san se lève en sa chau -  
 miè - re Et le ma - rin pa - rait à l'ho - ri -  
 zan Du vieux clo - cher é - cla - tant de lu -  
 miè - re La voix so - nore in - vite à l'o - ra -  
 son C'est l'An - ge - lus C'est l'An - ge - lus qui  
 son ne Pri - ons a - mis, pri - ons a - vec fer -  
 veur C'est l'An - ge - lus Et le mon - de tri -  
 son ne A cet ap - pel du Cré - a - teur.

COUPLETS DE GÉNOFA

*reité*  
**Modéré** ♩ = 60  
**PIANO**

Reprendre à la fin le chœur des lavandières  
 (refrain)

**GENOVA** *recitè*

O Ro - zenn mon à - me s'è - clai - re Du re -  
*CHCEUR à bouches fermées*

*pp*

flet de ta bon - té J'a - vais trop de cho - ses pour  
 plai - re Mais le cœur sec et sans beau - té A - vec  
 toi tout sem - ble lum - pi - de Que ta ver - tu soit à l'hon -  
 neur Tu se - ras ma joie et mon  
*Rall.* *FIN*  
 gui - de sur la rou - te du bon - heur.

*recitè*

*2 Complets*

De tes lar - mes j'ai ri, Et je - té l'in -  
 sulte à ta pau - vre fa - ce Je n'a - vais rien com -  
 pris à la di - gni - té du pau - vre qui pas - se  
*plus vite*  
 Au spec - ta - cle de ta dou - leur Je me sen - tais  
*Tempo*  
 l'es - prit fé - ro - ce *f* Et ne voy - ais qu'en ta bos - se  
*Rall.*  
 La seu - le cau - se de tes pleurs Ah!  
*Tempo*  
 Main - te - nant qu'en ver - tu d'un son - ge Tout se ré -  
 vèle et que je vois Je ne sais quel vi - de me  
 ron - ge Par - don - ne - moi Par - don - ne - moi Le baird'a -  
 mour où tu ne plon - ges Me fait re - naitre a - vec la  
*Rall.*  
 foi Me fait re - naitre a - vec la foi.

